

Le Pèlerinage Kamite

*Écrit du Bwa Sacré instituant le pèlerinage des cinq jours hors
du temps et la référence commune du calendrier – pour que tous
les Kamites du monde fêtent le même jour*

P U B L I C A T I O N S P É C I A L E

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 2 septembre 2026

Publié dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

Note préliminaire

Cet écrit exprime ma position en tant que Vénérable et Président du Bwa Sacré – et, comme « La Fête du Travailleur » avant lui, il fait davantage : il institue. Il s'adresse aux membres du Bwa Sacré et, au-delà, à tous les Kamites du monde, de quelque sanctuaire, de quelque obédience et de quelque rive qu'ils soient.

Qu'on lise bien la nature de ce texte. Ce n'est pas une négociation, et ce n'est pas une justification : je n'ai à me justifier devant personne d'avoir mis de l'ordre dans notre maison. C'est une explication. J'explique, longuement et sans détour, pour que chaque Kamite puisse accéder par lui-même à la vérité de la chose et se dire, à la dernière page, ce que je me suis dit avant d'écrire la première : il fallait cette décision, elle arrive au bon moment, elle est juste et nécessaire.

Ce qui est institué ici tient en deux lignes. Premièrement : une référence commune du calendrier, à partir de laquelle tous les Kamites du monde compteront le même temps. Deuxièmement : le pèlerinage kamite, tenu chaque année pendant les cinq jours hors du temps, du 21 au 25 juillet, dans chaque sanctuaire et selon les rites propres de chaque sanctuaire – et rassemblant en ces cinq jours toutes les fêtes que nous éparpillons aujourd'hui sur l'année entière.

Ce qui n'est pas institué mérite d'être dit avec la même netteté. Rien n'est imposé à personne. Aucun rite n'est aboli, aucun sanctuaire n'est déplacé, aucune obédience n'est réduite. La liberté de conscience est au cœur de la spiritualité africaine, et cet écrit la sert

au lieu de la restreindre. Comme toujours dans cette série, ce texte critique des désordres, jamais des personnes.

I. Ouverture : la cacophonie

Regardons-nous sans complaisance, car c'est le seul regard qui guérit. Chez les Kamites, aujourd'hui, chaque jour de l'année est une fête quelque part. Ici, une obédience célèbre les jours épagomènes en juillet ; là, une autre les célèbre en août, parce qu'un calcul différent l'y conduit ; plus loin, une troisième les a fixés en janvier, et une quatrième les fête quand son fondateur en a décidé, à une date qui n'a de sens que pour elle. Une même fête porte trois noms et cinq dates. Le Djibon ici, la fête du Menu là, fixée par les uns au 10 janvier et par les autres ailleurs ; ici un sacrifice annuel, là une initiation, plus loin un pèlerinage vers une colline, une source, une forêt – tous légitimes, tous sincères, tous seuls.

Le résultat, chacun le voit : nous sommes un peuple qui fête sans cesse et qui ne fête jamais ensemble. Nos calendriers se contredisent, nos nouvel ans se succèdent à des mois d'intervalle, et lorsqu'un Kamite de Dakar rencontre un Kamite de Kinshasa, de Port-au-Prince ou de Salvador de Bahia, ils découvrent qu'ils ne vivent pas dans la même année. Un peuple qui ne compte pas le même temps n'est pas encore tout à fait un peuple : c'est une foule de familles.

Et cette cacophonie a un coût que nous ne mesurons pas assez. À l'extérieur, on ne nous prend pas au sérieux – et pourquoi le ferait-on ? Ceux qui ont mis un siècle à admettre que nous parlions non de religion mais de spiritualité ne se sont pas encore remis de cette gueule de bois ; ce n'est pas le moment d'y ajouter le spectacle d'un peuple qui ne sait pas quel jour on est. À l'intérieur, le coût est plus grave encore : si chaque jour de l'année est une fête, une libation, un pèlerinage quelque part dans notre communauté, alors notre com-

munauté est en fête permanente – et une communauté en fête permanente n’a plus de place pour celui que nous venons d’exalter dans notre précédent écrit : le travailleur. On ne peut pas, dans un même souffle, instituer la fête du travailleur et laisser la fête dévorer le travail.

Voilà pourquoi j’écris. Nous allons fixer une référence commune du temps, et nous allons rassembler nos fêtes dispersées en un seul pèlerinage, tenu par tous les Kamites du monde aux mêmes jours – les cinq jours que nos ancêtres avaient placés hors du temps. Cela mettra de l’ordre dans la cacophonie. Cela réconciliera les Kamites du monde autour d’un même calendrier. Et cela rendra au reste de l’année sa vocation : le travail, la famille, l’œuvre.

Cet écrit expose pourquoi, et comment.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. Le temps est une décision

Il faut d’abord dissiper une illusion : celle qui voudrait qu’un calendrier soit une chose qu’on observe, et non une chose qu’on décide. L’histoire dit exactement le contraire. Tous les peuples qui ont compté comme peuples ont, à un moment, décidé leur temps – et l’ont décidé longtemps après les événements qu’ils prenaient pour repère.

Les Romains comptaient depuis la fondation de leur ville, *ab urbe condita* : une date fixée par les érudits des siècles après le fait, et que personne n’avait vue. Les chrétiens comptent depuis la naissance de leur Christ ; mais cette ère fut inventée en l’an 525 de notre

calendrier par un moine, Denys le Petit, cinq siècles après l'événement, et il fallut encore des siècles pour qu'elle s'impose – et l'on sait aujourd'hui qu'il s'est trompé de quelques années. Les musulmans comptent depuis l'Hégire ; mais ce n'est pas le Prophète qui l'a décidé : c'est le calife Omar, dix-sept ans plus tard, en consultation avec ses compagnons, qui choisit l'émigration à Médine plutôt que la naissance ou la révélation, et qui fixa le premier mois. Les juifs comptent depuis la création du monde, selon un calcul rabbinique établi bien après les textes qu'il additionne. Et le calendrier grégorien lui-même, celui qui règle aujourd'hui les affaires du monde entier, est né d'une décision : la bulle *Inter gravissimas* du pape Grégoire XIII, en 1582, qui supprima dix jours d'un trait de plume – on se coucha le 4 octobre et l'on se réveilla le 15 – afin que la fête de Pâques cessât de dériver.

Aucun de ces peuples n'a attendu que le ciel lui dicte son calendrier. Chacun a tranché, à partir d'une référence qu'il jugeait fondatrice, et le temps a fait le reste : la référence est devenue évidence, et l'évidence est devenue identité. Ce que nous faisons aujourd'hui n'est donc ni une audace ni une nouveauté : c'est ce que fait tout peuple lorsqu'il décide d'exister dans le temps.

Et nous avons, pour le faire, un titre que nul autre ne possède. Car le calendrier de l'année de trois cent soixante-cinq jours – douze mois de trente jours et cinq jours ajoutés – est une invention de nos ancêtres de la vallée du Nil. Lorsque Jules César voulut réformer le calendrier chaotique de Rome, il fit venir un savant d'Alexandrie, Sosigène, et copia le calendrier égyptien en y ajoutant le jour bissextile. Le calendrier julien est une copie du nôtre ; le calendrier grégorien est une copie corrigée de la copie. Ceux qui s'inquiètent de nous voir toucher au calendrier oublient que c'est à force de

corriger le nôtre que le monde est arrivé au sien. Nous ne prenons rien à personne : nous reprenons ce qui est à nous, et nous le mettons en ordre.

III. La référence commune : l'an premier

Un calendrier tient par son point de départ. Le nôtre est fixé, et il l'est depuis longtemps dans la mémoire kamite : l'an premier de l'ère kamite correspond à l'an -4236 du compte grégorien.

D'où vient cette date ? Des astronomes et des chronologistes qui, en remontant le cycle sothiaque — les mille quatre cent soixante ans au bout desquels le calendrier civil de nos ancêtres revenait en phase avec le lever de Sirius —, ont situé l'institution de ce calendrier au cinquième millénaire avant notre ère, vers -4236. La tradition kamite attache cette origine à la figure fondatrice de Narmer, le roi du Sud qui unifia les deux terres et posa, sur la palette qui porte son nom, l'ordre de Maât sur le chaos. Que le règne de Narmer se situe précisément là ou quelques siècles plus tard est une querelle de savants, et je la laisse aux savants : une référence est une convention, et ce qui fait sa valeur n'est pas d'être exacte au jour près — aucune ère du monde ne l'est —, c'est d'être une, commune, et comptée par tous. Les chrétiens n'ont pas renoncé à leur ère parce que Denys s'était trompé de quatre ans. Nous ne renoncerons pas à la nôtre parce que des thèses se disputent une date : nous la fixons, et nous comptons.

Le compte est simple, et je veux qu'il soit su par cœur dans chaque maison kamite. L'année kamite commence le 26 juillet. Du 1er janvier au 25 juillet, l'année kamite est l'année grégorienne

augmentée de 4236 ; du 26 juillet au 31 décembre, elle est l'année grégorienne augmentée de 4237. Ainsi l'année 2025 s'est ouverte en 6261 et a vu, le 26 juillet 2025, s'ouvrir l'an 6262. L'année 2026 s'est ouverte en 6262 ; le 26 juillet 2026, nous sommes entrés dans l'an 6263 – et c'est en l'an 6263 de l'ère kamite que cet écrit est scellé. Le 26 juillet 2027 ouvrira l'an 6264. Il n'y a plus d'ambiguïté, et il n'y en aura plus jamais : quiconque sait additionner sait dans quelle année il vit.

L'architecture de l'année est celle de nos ancêtres, sans retouche : douze mois de trente jours, trois cent soixante jours réglés comme une horloge, puis cinq jours posés hors de l'année – les jours épagomènes, les jours hors du temps –, du 21 au 25 juillet ; puis le nouvel an, le 26 juillet. Le jour bissextile que le calendrier civil ajoute tous les quatre ans est absorbé par le compte civil lui-même : nous ancrons nos cinq jours aux dates du 21 au 25 juillet, et nous les y laissons. Nos ancêtres avaient un calendrier qui glissait lentement sur les saisons, et leurs descendants d'Alexandrie y avaient remédié en ajoutant un sixième jour tous les quatre ans ; nous obtenons le même résultat sans toucher aux cinq jours : ils reviendront chaque année à la même saison, à la même date, pour tous.

IV. Pourquoi calculer et non observer

On m'objectera – et je préfère répondre avant qu'on ne l'objecte – que nos ancêtres ne comptaient pas : ils regardaient. Le nouvel an, c'était le lever héliaque de Sirius, Sopdet, l'étoile la plus brillante du ciel, qui réapparaît à l'aube après soixante-dix jours d'absence ; et c'était la crue du Nil, qu'elle annonçait, et qui fertilisait la vallée.

Pourquoi ne pas continuer à regarder le ciel et le fleuve, comme eux ?

Parce que le ciel et le fleuve ne sont plus les mêmes, et que nous ne sommes plus au même endroit. Le lever héliaque de Sirius ne tombe pas le même jour à Memphis, à Abidjan, à Kinshasa, à Port-au-Prince ou à Paris : il dépend de la latitude, et il se décale de semaines entre le nord et le sud. Il se déplace aussi avec les siècles : à l'époque de nos ancêtres, il tombait vers la mi-juillet de notre calendrier ; aujourd'hui, en Égypte, c'est au mois d'août. Un peuple dispersé sur toute la Terre ne peut pas prendre pour repère commun un phénomène qui, par nature, change avec le lieu. Quant à la crue du Nil, elle n'existe plus : depuis l'achèvement du haut barrage d'Assouan, en 1970, le fleuve ne déborde plus dans la vallée, et le repère de quatre mille ans s'est éteint dans un lac de retenue. Rester accroché à l'observation, ce n'est plus être fidèle à nos ancêtres : c'est être fidèle à des conditions qui ont disparu.

Et regardons ce que produit l'observation chez ceux qui s'y tiennent encore. Chaque année, à la veille du Ramadan et de ses fêtes, le monde musulman guette la lune — et chaque année, la lune divise : un pays commence le jeûne le lundi, son voisin le mardi ; une même famille, dispersée sur deux continents, fête l'Aïd à un jour d'intervalle ; les comités se contredisent, les savants s'affrontent, et la fête du même Dieu tombe à des dates différentes selon la couverture nuageuse. Nous n'entrerons pas dans cette querelle. Nous ferons ce que firent les Romains, les chrétiens et les Grégoriens : nous calculerons à partir d'une référence. C'est propre, et c'est net. Un enfant de dix ans, avec un crayon, saura dans toutes les capitales du monde quel jour commence l'année kamite — et il tombera juste.

Nos ancêtres, du reste, n'étaient pas des contemplatifs qui attendaient l'étoile : c'étaient des ingénieurs du temps qui avaient bâti un calendrier de trois cent soixante-cinq jours précisément pour ne pas dépendre de la lune. Ils avaient choisi le calcul contre l'observation, il y a plus de six mille ans. Nous ne faisons qu'achever leur geste.

V. Les cinq jours rendus à l'homme

Dans l'ancienne tradition de la vallée, les cinq jours hors du temps étaient les jours de naissance des Netjerou : Osiris, Horus, Seth, Isis, Nephtys. C'est ainsi que les textes les nomment, et je ne le cache pas, car cette série n'a jamais rien caché de ce que disent les sources.

Mais nous tenons de nos ancêtres – et nous l'avons établi dans « La Parole des Jumeaux », dans « Le Registre Invisible » et dans « La Fête du Travailleur » – la foi au Créateur unique, dont les largesses couvrent notre continent, et dont les Ancêtres sont les intercesseurs, non les rivaux. Nous ne fêtons pas des dieux. Lorsque le pèlerinage kamite se tiendra chaque année pendant les cinq jours hors du temps, les dieux en disparaîtront d'eux-mêmes, sans qu'on ait besoin de les chasser : leur place sera occupée. Occupée par qui ? Par celui pour qui le temps a été fait. Ces cinq jours, hors du temps, sont réservés à l'homme.

« La Fête du Travailleur » a déjà ordonné ces cinq jours, et le pèlerinage les reçoit tels quels, sans en changer une ligne. Le 21 juillet, premier jour : la femme enceinte et l'enfant à naître – car le travailleur commence dans le ventre de sa mère, et sa mère est la première travailleuse. Le 22 juillet, deuxième jour : l'enfant, de la naissance à la puberté, célébré non pour ce qu'il produit mais pour

ce qu'il devient – et c'est au seuil de ce jour que se tiennent les initiations. Le 23 juillet, troisième jour et sommet des cinq : le Travailleur, honoré par son nom devant la communauté. Le 24 juillet, quatrième jour : les sages, ceux qui ont déposé l'outil et dont la parole demeure. Le 25 juillet, cinquième jour : les Ancêtres, ceux qui sont partis et qui veillent, pour qui l'on nomme et l'on verse la libation. Puis le 26 juillet, l'année nouvelle.

Regardez cet arc : il commence avant la naissance et finit après la mort. Il contient tout ce que la spiritualité africaine sait de l'homme – que l'homme est un être à passages, que chaque passage se franchit devant témoins, que les morts ne sont pas morts. Et il contient, sans qu'il faille y ajouter quoi que ce soit, tout ce que nos fêtes dispersées essaient de dire chacune de leur côté : la fécondité, l'initiation, le travail, la sagesse, les morts. Cet arc est plus conforme à notre foi que n'importe quel panthéon, parce qu'il n'a pas de rival à offrir au Créateur : il ne Lui présente que Sa créature, de bout en bout.

VI. Ce qu'est le pèlerinage kamite

Il faut maintenant dire ce qu'est ce pèlerinage, car le mot pourrait égarer. Un pèlerinage, dans l'esprit du monde, c'est une foule qui converge vers un seul lieu – une Mecque, une Jérusalem, un Rome. Ce n'est pas cela. Le pèlerinage kamite n'a pas un centre : il en a mille. Chaque sanctuaire est une destination. Le pèlerin kamite ne part pas vers une ville lointaine ; il retourne vers le sien – le bois sacré de son village, la source, la colline, la case des Ancêtres, le temple de son obéissance, la maison de son initiation –, et s'il vit à l'autre bout du monde, il s'y rend en esprit, et le sanctuaire vient à

lui dans une pièce de Paris, de Montréal ou de Bahia où les siens se rassemblent. Ce qui fait le pèlerinage n'est pas la distance parcourue : c'est le retour, aux mêmes jours, vers ce qui nous a faits.

Chaque sanctuaire organise donc ce pèlerinage où il veut et selon ses propres rites – comme cela se faisait avant. Je le dis et je le répète, parce que c'est le cœur de l'institution : le pèlerinage kamite est propre à chaque sanctuaire. Le Bwa Sacré le tiendra à sa manière ; le sanctuaire vodoun à la sienne ; le temple bwiti à la sienne ; la confrérie des chasseurs, la société d'initiation, le culte des Ancêtres d'une lignée, la maison de candomblé, le péristyle haïtien – chacun selon ce qu'il a reçu. Nul rite n'est prescrit par cet écrit, et nul ne sera jamais interdit par lui. Ce qui est commun, c'est la date et le sens. Ce qui reste libre, c'est le lieu et la forme.

Et voici la seconde moitié de l'institution, qui donne à la première tout son poids : ce pèlerinage regroupe toutes les fêtes disparates que nous organisons durant l'année. Les initiations, les sacrifices annuels, les libations aux Ancêtres, les fêtes des fondateurs, les Djibon, les fêtes du Menu, les pèlerinages vers les collines et les sources, les jours d'obédience – tout ce qui, aujourd'hui, se disperse de janvier à décembre trouve sa place dans les cinq jours. Le premier jour reçoit ce qui touche à la fécondité et à la vie qui vient ; le deuxième, les initiations et tout ce qui fait passer l'enfant ; le troisième, ce qui honore l'homme en son œuvre ; le quatrième, ce qui honore les aînés et la sagesse transmise ; le cinquième, tout ce qui se doit aux morts – sacrifices, libations, noms prononcés. Il n'est pas une fête kamite, où qu'elle se tienne, qui ne trouve dans ces cinq jours le jour qui lui convient.

Le reste de l'année appartient au travail. Non pas qu'il soit interdit de prier hors de ces jours – on prie tous les jours, et l'on verse la libation quand le cœur le demande –, mais la fête, la grande fête, celle qui arrête le village et vide les bureaux, aura son temps, et ce temps sera le même pour tous. Un peuple qui sait quand il fête sait aussi quand il travaille ; et un peuple qui fête ensemble, aux mêmes jours, sur toute la Terre, est un peuple que le monde voit.

VII. L'ordre dans la liberté

On me dira : vous voulez donc uniformiser. Non. Et je veux prendre le temps de dire pourquoi, car c'est ici que se joue la différence entre ce que nous instituons et ce que d'autres ont imposé.

Regardez la création. Dieu aurait pu faire une seule couleur d'homme ; Il a fait le Noir, le Blanc, le Jaune et toutes les nuances entre. Il aurait pu donner aux hommes une seule langue, ce qui eût été bien plus commode pour se comprendre ; Il en a donné des milliers. Là où d'autres traditions voient dans la multiplicité des langues une punition, nous y voyons le contraire : une largesse. La diversité est partout dans la création – dans les arbres, les oiseaux, les visages, les climats –, et elle n'y est pas par accident : c'est la signature de Dieu. Quand on regarde une photographie des chefs d'État occidentaux réunis, on dirait qu'ils ont tous le même coiffeur ; ce n'est pas notre idéal. Nous disons oui à la diversité, et nous la respectons jusque dans nos rites.

C'est pourquoi le Bwa Sacré n'a jamais vu dans le Bwiti, dans le Vodoun, dans le Poro, dans le Komo, dans les cultes des Ancêtres de chaque lignée, dans le Candomblé et le Vodou des rives d'en face,

des concurrents à réduire : il y voit une complémentarité. Chacun de ces sanctuaires garde une pièce de la maison commune, et la maison n'est entière que si toutes les pièces demeurent. Cette complémentarité mériterait à elle seule un écrit, et il viendra ; qu'il suffise ici d'en poser le principe : la spiritualité africaine ne convertit pas, elle accueille ; elle ne remplace pas, elle ajoute ; et sa liberté de conscience n'est pas une tolérance concédée, c'est sa nature même.

Mais la diversité des rites n'est pas le désordre des dates. Un orchestre joue sur cent instruments différents, et c'est sa richesse ; il joue au même tempo, et c'est sa musique. Si chaque musicien choisit son tempo, il ne reste que du bruit, et les instruments les plus beaux n'y changent rien. Ce que nous instituons est le tempo, non l'instrument. Chacun garde son instrument, son timbre, sa partition ; tous jouent aux mêmes jours. L'ordre que nous mettons n'ôte rien à la liberté : il lui donne une scène.

VIII. Pacifiquement, comme nos ancêtres

Reste la question de la manière, et elle est décisive, car l'histoire des calendriers et des fêtes est aussi une histoire de contraintes. Le concile de Nicée fixa la date de Pâques et frappa d'anathème ceux qui la fêtaient autrement. Des empires ont imposé leurs calendriers par l'épée, des Églises par l'excommunication, des États par le décret et l'amende. Suivez mon regard : nous savons ce que c'est qu'un temps imposé, puisque le calendrier qui règle aujourd'hui nos administrations nous est arrivé dans les bagages de la colonisation, comme instrument d'uniformisation, et que nos propres repères – les saisons agricoles, les rites, les astres – en ont été relégués.

Nous ne ferons pas cela. Cette institution est ferme sur le fond et totalement pacifique sur la forme. Il n'y aura pas de guerre sainte kamite, ni de petite ni de grande ; il n'y aura ni anathème, ni exclusion, ni débat organisé pour vaincre. Celui qui ne suivra pas la référence commune ne subira rien : il restera notre frère, et sa fête restera sa fête. Nous n'argumentons pas pour contraindre ; nous expliquons pour que chacun voie. Nos ancêtres ont institué par la palabre et par l'exemple, jamais par la lame : quand une décision était juste, on la comprenait, et quand on l'avait comprise, on la suivait, et l'on ne se souvenait plus qu'elle avait été décidée. C'est ainsi que les institutions qui durent sont nées – et c'est ainsi que celle-ci naîtra.

Car je le sais d'expérience, et l'histoire le confirme : ce qui est utile s'impose seul. Le calendrier grégorien n'a pas conquis le monde par la force de Grégoire XIII, qui n'en avait guère ; il l'a conquis parce qu'il était juste et commode, et les nations protestantes qui l'avaient refusé par principe l'ont adopté par nécessité, un siècle ou deux plus tard. Une référence commune du temps kamite rendra service à chaque sanctuaire – on saura quand venir, quand inviter, quand fermer les bureaux et quand ouvrir les bois sacrés –, et parce qu'elle rendra service, elle sera prise. Le premier pèlerinage réunira quelques sanctuaires ; le dixième les réunira presque tous ; le centième, personne ne se souviendra qu'il en fut jamais autrement. Ce n'est pas la première fois que nous instituons pacifiquement ce qui est devenu nécessaire, et ce ne sera pas la dernière.

IX. Ce que nous instituons

Qu'on mesure, comme pour « La Fête du Travailleur », la nature de cet écrit : il n'est pas une proposition, il est un protocole, et il s'exécute. Il a ses étapes ordonnées, que ce volume déroule ; ses paroles exactes, que voici ; ses témoins, qui sont vous tous, membres du Bwa Sacré et Kamites du monde qui le lisez ; et son écriture définitive – la signature et l'horodatage qui scellent cette publication. Selon nos propres enseignements, quand ces quatre choses sont réunies, le changement n'est pas décrit : il est fait.

En conséquence, et à compter de ce jour, il est institué ce qui suit.

Premièrement, la référence. L'ère kamite compte ses années à partir de l'an premier, qui correspond à l'an -4236 du compte grégorien. L'année kamite s'ouvre le 26 juillet. Du 1er janvier au 25 juillet, elle vaut l'année grégorienne plus 4236 ; du 26 juillet au 31 décembre, l'année grégorienne plus 4237. Nous sommes en l'an 6263.

Deuxièmement, l'année. Elle est faite de douze mois de trente jours, suivis de cinq jours hors du temps, du 21 au 25 juillet, puis du nouvel an, le 26 juillet. Ces dates sont fixes pour tous les Kamites du monde, en tous lieux, sans observation du ciel ni du fleuve.

Troisièmement, les cinq jours. Ils sont réservés à l'homme, selon l'ordre déjà institué : la femme enceinte et l'enfant à naître le 21 ; l'enfant le 22 ; le Travailleur le 23 ; les sages le 24 ; les Ancêtres le 25. Aucune divinité n'y est fêtée ; le Créateur unique y est remercié, et Ses créatures y sont honorées.

Quatrièmement, le pèlerinage. Pendant ces cinq jours se tient, chaque année, le pèlerinage kamite. Chaque sanctuaire l'organise

dans son propre lieu et selon ses propres rites, comme cela se faisait avant, sans que cet écrit prescrive ni n'interdise aucune forme. Le pèlerin retourne vers son sanctuaire, en corps s'il le peut, en esprit s'il le doit.

Cinquièmement, le rassemblement des fêtes. Les fêtes, sacrifices, initiations, libations et pèlerinages que les obédiences kamites tiennent aujourd'hui à des dates dispersées sont rassemblés dans ces cinq jours, chacun au jour qui correspond à son sens. Le reste de l'année est rendu au travail, à la famille et à l'œuvre.

Sixièmement, la liberté. Rien de ce qui précède n'est imposé à quiconque. La liberté de conscience demeure entière. Nul sanctuaire n'est tenu, nul rite n'est aboli, nul frère n'est exclu. Cette institution s'étend par sa justesse et par son utilité, et par elles seules.

Septièmement, le sceau. Le présent écrit est signé électroniquement et ancré dans la blockchain Bitcoin, afin que la date de cette institution soit établie pour tous et pour toujours sans le secours d'aucune autorité. La référence commune du temps kamite a désormais elle-même une date certaine.

X. Ce que nous enseignons

De cette institution découlent quelques consignes, et elles sont simples.

Aux sanctuaires : gardez vos rites, et fixez vos dates. Dès l'an 6264 – du 21 au 25 juillet 2027 –, tenez votre pèlerinage pendant les cinq jours, dans votre lieu, à votre manière ; publiez votre programme à l'avance, pour que les vôtres, où qu'ils vivent, sachent quand venir et quand se recueillir. Si vous tenez aujourd'hui votre grande fête à une

autre date, ne la supprimez pas : déplacez-la vers le jour des cinq qui lui correspond. Vous n'y perdrez rien, et vous y gagnerez tous les autres.

Aux familles : faites de ces cinq jours le retour annuel. Nous l'avons enseigné pour les funérailles et pour les fêtes, nous le répétons pour le pèlerinage : gardez le protocole, élaguez l'ornement. Un voyage vers le village ou vers le sanctuaire, un repas partagé, les noms prononcés, la libation versée – la dignité du pèlerinage ne se mesure ni en dépenses ni en kilomètres. Et apprenez à vos enfants la date et l'année : un enfant kamite doit savoir dire en quelle année il vit, comme il sait dire son nom.

À la diaspora : le sanctuaire est portable. Une pièce où les vôtres se réunissent, aux mêmes jours que le village, avec les mêmes noms prononcés, est un sanctuaire. Le pèlerinage kamite ne vous demande pas un billet d'avion ; il vous demande cinq jours, les mêmes que ceux de votre mère restée au pays. C'est cela, la réconciliation des Kamites du monde : non pas se retrouver au même endroit, ce qui est impossible, mais se retrouver dans le même temps, ce qui est désormais certain.

À chaque Kamite, enfin : sache ton année. Tu vis en l'an 6263. Ton année commence le 26 juillet, et les cinq jours qui la précèdent sont à toi – à ta mère qui t'a porté, à l'enfant que tu as été, au travailleur que tu es, au sage que tu seras, à l'Ancêtre que tu deviendras. Quand on te demandera quel calendrier est le tien, tu n'auras plus à hésiter ni à t'excuser : tu répondras par un chiffre, et ce chiffre sera le même dans la bouche de tous tes frères.

XI. Conclusion solennelle

Je résume, pour que cela se retienne et se transmette.

Nous fêtons sans cesse et jamais ensemble ; nos calendriers se contredisaient, nos fêtes couvraient l'année et dévoraient le travail, et le monde ne nous prenait pas au sérieux – à raison. Tous les peuples ont décidé leur temps, et le calendrier du monde est une copie du nôtre : nous avons donc le droit et le devoir de décider le nôtre. Nous l'avons fait. L'an premier est fixé à -4236 ; l'année s'ouvre le 26 juillet ; nous sommes en 6263, et nul ne pourra plus en douter. Nous calculons au lieu d'observer, parce que l'étoile change avec le lieu et que le fleuve ne déborde plus, et parce que nous ne voulons pas des querelles de lune. Les cinq jours hors du temps sont rendus à l'homme, de la femme enceinte aux Ancêtres, et les dieux s'en retirent d'eux-mêmes. Pendant ces cinq jours se tient le pèlerinage kamite – dans chaque sanctuaire, selon ses propres rites, rassemblant toutes nos fêtes dispersées –, et le reste de l'année est rendu au travailleur. Tout cela dans la liberté, dans la diversité qui est la signature de Dieu, et dans la paix, comme nos ancêtres instituaient.

Cet écrit n'a pas proposé : il a institué. Les témoins ont lu, les paroles sont exactes, le sceau est posé.

Un peuple qui fête le même jour est un peuple. Rendez-vous du 21 au 25 juillet, dans chaque sanctuaire du monde : l'an 6264 s'ouvrira sur des Kamites réconciliés.

Amen Hotep – Amenhotep.

Fait à Abidjan, le 2 septembre 2026, en l'an 6263 de l'ère kamite.

KING BAZURU

Vénérable et Président du Bwa Sacré



Repères vérifiables

Ce volume ne demande pas d'être cru sur parole. Les objets cités sont dans des musées, les textes sont publiés, les dates sont établies. La liste est indicative, non exhaustive.

Le calendrier de nos ancêtres

Richard A. Parker, *The Calendars of Ancient Egypt*, Chicago, University of Chicago Press, 1950 – l'étude de référence : douze mois de trente jours, cinq jours épagomènes, cycle sothiaque de 1 460 ans.

Eduard Meyer, *Ägyptische Chronologie*, Berlin, 1904 – le calcul, à partir du cycle sothiaque, de l'institution du calendrier civil au cinquième millénaire avant notre ère ; Censorinus, *De die natali* (238 de n. è.), chap. 21 – le témoignage antique sur la coïncidence du lever de Sirius et du nouvel an en 139 de n. è.

Palette de Narmer (Hiérakonpolis, fouilles Quibell et Green, 1897-1898), musée égyptien du Caire, JE 32169 / CG 14716 – le roi coiffé des deux couronnes, l'ordre posé sur le chaos.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XVIII, 211 – Sosigène d'Alexandrie, conseiller de César pour la réforme julienne de 46 av. n. è. : le calendrier romain copié sur l'égyptien ; réforme alexandrine sous Auguste (25 av. n. è.), sixième jour épagomène quadriennal, conservé par le calendrier copte.

Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine, 1954 ; Théophile Obenga, *La philosophie africaine de la période pharaonique*, Paris, L'Harmattan, 1990 – la vallée du Nil rendue à l'Afrique.

Les peuples qui ont décidé leur temps

Denys le Petit, *Liber de Paschate* (525) – l'invention de l'ère chrétienne, cinq siècles après l'événement ; sa diffusion par Bède le Vénérable (VIIIe s.).

Tabari, *Histoire des prophètes et des rois* – l’institution de l’ère de l’Hégire par le calife Omar (vers 638), dix-sept ans après l’émigration.

Grégoire XIII, bulle *Inter gravissimas* (24 février 1582) – suppression de dix jours (4-15 octobre 1582) et règle des années séculaires ; adoption échelonnée jusqu’au XXe siècle.

Concile de Nicée (325), canons et lettre synodale – la fixation de la date de Pâques et l’anathème contre les quartodécimans : l’exemple de ce que nous ne ferons pas.

L’étoile et le fleuve

Lever héliaque de Sirius : dépendance à la latitude et dérive séculaire – tout traité d’astronomie de position ; Otto Neugebauer, *A History of Ancient Mathematical Astronomy*, Springer, 1975.

Haut barrage d’Assouan, achevé en 1970 – fin de la crue annuelle dans la vallée en aval : rapports de la Commission internationale des grands barrages et littérature hydrologique du Nil.

Du même auteur

KING BAZURU, *Le Secret Révélé. Manifeste du Bwa Sacré*, Abidjan, 27 mai 2026 ; *Les Protocoles Sacrés*, 12 juin 2026 ; *Le Registre Invisible*, 12 juin 2026 ; *La Parabole des Jumeaux*, 11 juin 2026 ; *L’Ère du Verseau*, 11 juin 2026 ; *La Fête du Travailleur. Écrit du Bwa Sacré instituant les cinq jours épagomènes comme jours du Travailleur*, 21 août 2026 ; *Les Bâisseurs*, 30 août 2026 ; *L’Alpha et l’Oméga*, 30 août 2026 ; *Le Livre des Réponses*, tomes I et II, 31 août 2026 – Bwa Sacré, bwa-sacre.org.

Le Pèlerinage Kamite

Écrit du Bwa Sacré – Publication spéciale

Texte de KING BAZURU

Vénérable et Président du Bwa Sacré

Première publication

Abidjan, le 2 septembre 2026

an 6263 de l'ère kamite

Identifiant IANA : PEN 65878

OID : 1.3.6.1.4.1.65878.2.20

bwa-sacre.org

© 2026 – Bwa Sacré. Tous droits réservés.